Jean-Yves Pouilloux

Montaigne, une vérité singulière

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LIRE LES *ESSAIS* DE MONTAIGNE, François Maspero, 1969.

MONTAIGNE : « QUE SAIS-JE ? », Découvertes Gallimard n° 23, 1987.

LES FLEURS BLEUES de Raymond Queneau, Foliothèque n° 5, Gallimard, 1991.

FICTIONS de Jorge Luis Borges, Foliothèque n° 19, Gallimard, 1992.

RABELAIS : « RIRE EST LE PROPRE DE L'HOMME », Découvertes Gallimard n° 181, 1993.

L'ART ET LA FORMULE, Tschann, 1994.

MONTAIGNE : L'ÉVEIL DE LA PENSÉE, Honoré Champion, 1995.

Extrait de la publication

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

Extrait de la publication

JEAN-YVES POUILLOUX

MONTAIGNE, UNE VÉRITÉ SINGULIÈRE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

I

Une vérité singulière

Pour des générations de lecteurs, Montaigne a représenté la douce sagesse légèrement distante et désabusée, dans la retraite au sein des Muses (comme il le dit lui-même pompeusement, et non sans quelque ridicule[1]), profitant de l'*otium* antique bien préférable aux affaires, sagesse au nom de laquelle une distance confortable et tranquille pouvait être atteinte, acquise et justifiée, à l'égard des embarras de l'existence, des tracas de la vie quotidienne, des difficultés d'une société déchirée par les guerres civiles, les atrocités perpétrées par les fanatiques des deux camps, les ravages de la passion partisane, les

1. « L'an du Christ 1571, à l'âge de trente-huit ans, la veille des calendes de mars, anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, depuis longtemps déjà ennuyé de l'esclavage de la Cour du Parlement et des charges publiques, se sentant encore dispos, vint à part se reposer sur le sein des doctes Vierges dans le calme et la sécurité ; il y franchira les jours qui lui restent à vivre. Espérant que le destin lui permettra de parfaire cette habitation, ces douces retraites paternelles, il les a consacrées à sa liberté, à sa tranquillité et à ses loisirs » : édition Villey-Saulnier, PUF, 1965 ; reéd. coll. « Quadrige », 2009, Introduction, p. XXXI.

Extrait de la publication

deuils, l'épidémie de peste, les troubles de l'âge, les souffrances d'une maladie mortelle (la pierre, ou gravelle), le souci d'une terre sans héritier mâle, bref un ensemble d'ennuis susceptibles de troubler l'âme la mieux trempée. D'où la figure d'un sage à la mode antique, capable par la force de son caractère, de son renoncement aux biens de ce monde, par la puissance de sa réflexion et l'étendue de ses lectures, grâce aussi à la situation privilégiée de petit noble de province que la loi du roi de France ne touche pas deux fois dans sa vie, capable de préserver les remparts d'une vie privée intacte, hors d'atteinte des misères qui déchirent le monde alentour. Figure si puissante dans l'imaginaire collectif et bientôt institutionnel qu'elle a envahi et contaminé la lecture même du texte, qu'elle a autorisé sa recomposition par des amis relativement proches, comme Charron dans sa *Sagesse*, texte dont on peut dire qu'il constitue tout à la fois le témoignage d'une fidélité expresse, amicale et pourtant, en même temps, de la trahison la plus radicale qu'on puisse imaginer. Passé à la moulinette de la bienséance conformiste, à l'onctuosité tout ecclésiale d'une bonhomie tranquille, à l'atténuation douce et émolliente susceptible d'atténuer les aspérités et les libertés d'une réflexion aventurée, hasardée sans souci des convenances ou d'une saillie imprévisible, le texte des *Essais* est devenu au fil des siècles un manuel de maximes morales « bien sous tous rapports », destinées à l'éducation des fils — et même filles, quoique plus tardivement — de bonne famille, ceux qu'on souhaite doter d'un savoir-vivre en une société bien élevée. Une telle défiguration date du vivant même de Montaigne, elle dure encore

Extrait de la publication

aujourd'hui, comme un bon nombre de publications récentes en donnent le témoignage. Elle repose certainement, pour une grande part, sur l'apparence et le visage sous lesquels Montaigne s'est lui-même ingénié à se présenter, en accumulant les protestations de modestie, les précautions oratoires et les dénigrements de soi ; elle doit certainement aussi à l'accueil bienveillant et vaguement condescendant qu'on réserve communément à des personnes qui ne sont pas franchement mauvaises, même si leurs textes doivent, un temps, être mis à l'Index ; mais elle doit surtout à la pente indéracinable en chacun, semble-t-il, qui nous entraîne à demander (à exiger) des réponses là où nous nous refusons à nous affronter à des questions sans solution, alors même que tout l'effort de la réflexion, sans cesse recommencée et reprise, se mesure à la difficulté de ne pas conclure, à la nécessité d'envisager l'ignorance comme terme de la quête (« L'admiration est fondement de toute philosophie, l'inquisition le progrez, l'ignorance le bout », III, XI, 1030, c)[1] ; et plus profondément sans

1. On citera le texte des *Essais* dans l'édition Villey des PUF, mise au programme du concours de l'agrégation 2003, le troisième livre ne comporte que les niveaux (b) et (c), à savoir les éditions de 1588 et l'exemplaire dit « de Bordeaux ». On rappelle ici que les additions aux deux premiers livres, donc postérieures à 1580, méritent, si on veut se former une image de la démarche de Montaigne, une attention soutenue. Elles appartiennent au même mouvement de réflexion que le troisième livre, souvent en redoublent certains passages, parfois les éclairent différemment ou aident à en préciser la portée. Je regrette que l'édition de l'Imprimerie nationale n'ait pas été choisie, elle aide à mieux entrer dans l'élaboration de la pensée, dans ses pauses et ses « sauts et gambades ». Je reviendrai plus loin sur l'enjeu en apparence inoffensif de ce choix.

Extrait de la publication

doute à la constance avec laquelle nous sommes en proie à une peur secrète, celle de ne pas savoir, de ne pas pouvoir, de ne pas connaître. D'autant que nous ne manquons pas de ruse pour contourner l'obstacle d'un tel inconfort, de la même façon que nous sommes ingénieux pour échapper à l'intolérable radical, que nous sommes riches en moyens pour éviter d'imaginer que nous sommes mortels. Les lectures lénifiantes des *Essais* (elles abondent, malheureusement) nous confortent dans cette crainte, nous rassurent en nous promettant un monde clair dans lequel les angoisses de l'existence, le scandale de l'injustice, l'horreur de la torture en viennent à prendre, du point de vue de Sirius, une importance relative. C'est Schopenhauer qui écrit : « La vie de chacun de nous, à l'embrasser dans son ensemble d'un coup d'œil, à n'en considérer que les traits marquants, est une véritable tragédie ; mais quand il faut, pas à pas, l'épuiser en détail, elle prend la tournure d'une comédie. Chaque jour apporte son travail, son souci : chaque instant, sa duperie nouvelle ; chaque semaine, son désir, sa crainte ; chaque heure ses désappointements, car le hasard est là, toujours aux aguets pour faire quelque malice ; pures scènes comiques que tout cela[1]. » « C'est imprudence, écrit Montaigne, d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rôle de la for-

---

André Tournon en a exprimé nettement quelques raisons à la fois épistémologiques et éthiques. Il est symptomatique qu'il n'ait pas été entendu.

1. Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, PUF, 2004, p. 407.

tune » (III, VIII, 934), et il ajoute ailleurs, non sans un léger sarcasme, que nous sommes le « scrutateur sans connoissance, le magistrat sans jurisdiction et apres tout le badin de la farce » (III, IX, 1001). Même si, suggère-t-on, on « doit » manifester sa réprobation morale devant les péripéties regrettables de l'histoire contemporaine, le sage « doit » néanmoins essayer de ne pas en être outre mesure affecté, il doit faire effort pour préserver la distance et le calme de sa réflexion. Les exemples antiques d'une telle maîtrise devraient nous guider et en tout cas nous inciter à acquérir la capacité de ne pas être exagérément troublés par les événements survenants. Il n'est pas même jusqu'aux rudes, aux terribles prescriptions d'une pensée sceptique qu'on ne parvienne à faire servir à ces fins heureuses. Ce n'est pas seulement le manuel de « morale » qui y trouve son compte, mais surtout la bévue qui consiste à méconnaître les deux « points de vue », l'un tragique vécu de près, l'autre comique considéré de loin, et ainsi à oublier le somnambulisme quotidien auquel il est si difficile d'échapper. Il y a, en réalité, trouble là où l'on souhaite clarté, confusion là où l'on voudrait raison distincte, et cela contamine les façons d'être et de sentir. D'où les résistances à seulement « lire » le texte des *Essais*.

C'est tout le contraire qu'il faut voir dans les *Essais* : la torture est révoltante, la trahison inacceptable, la lâcheté de décider intolérable, l'injustice odieuse, le mensonge rompt la communauté humaine et dissout la « civile police ». On ne peut pas prendre son parti des horreurs du temps. Et, du même coup, on ne peut pas « penser » sans affronter l'incertitude. La distance du sage est impos-

Extrait de la publication

sible même si on la pressent d'une certaine façon nécessaire, et du coup la quête d'idées claires et distinctes qu'on pourrait enfin tenir pour acquises, se révèle illusoire. C'est l'incertitude qu'on trouvera au bout du chemin de pensée. Incertitude décisive et qui touche tous les éléments de l'existence quotidienne, la façon de se relier aux autres, la gestion du domaine, les décisions à prendre en matière politique, religieuse, ou d'allégeance à tel ou tel, en quoi le choix qu'on fait peut à chaque instant engager l'existence tout entière comme il est inévitable en des circonstances aussi indécises, et pas seulement des problèmes théoriques « à débattre aux écoles ». Rappelons, entre autres, mais celle-ci a une importance exceptionnelle, écrite sur un sujet aussi grave que les « Prieres », cette formule qui n'est pas seulement diplomatique, précautionneuse ou purgative, mais essentielle : « Je propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceux qui publient des questions doubteuses, à debattre aux escoles : Non pour establir la verité, mais pour la chercher » (I, LVI, 317). En ces temps troublés, où les justifications les plus contradictoires et les plus semblables s'affrontent et se valent, puisque l'un et l'autre parti usent alternativement des mêmes arguments, inspirés par les mêmes autorités et les mêmes références bibliques ou testamentaires[1], qui

1. Pour un aperçu des similitudes argumentatives, on pourra consulter Quentin Skinner, *Les fondements de la pensée politique moderne*, Albin Michel, 2001, notamment le chapitre IX de la 2e partie, p. 761 et suiv., et en particulier les élaborations de Bèze, Mornay après Hotman (voir p. 794 et suiv.).

Extrait de la publication

peut légitimement prétendre détenir la vérité sur le droit, les devoirs, la justice, la foi, l'affection entre membres d'une même famille, la fidélité et la loyauté, la vertu ou le salut ? Les partisans les plus déterminés, ceux dont l'opinion semble la plus ferme, la mieux fondée, s'opposent d'un parti à l'autre avec les mêmes arguments, qu'ils fondent sur les mêmes passages des Écritures et qu'ils détournent selon qu'ils sont catholiques ou réformés. Comment choisir entre ces arguments ? On voit que la réflexion ou, pour mieux dire, l'enquête n'a rien d'abstrait, il ne s'agit pas de faire la pesée entre des arguments ou des théories abstraits, il s'agit de trouver une orientation pratique, pragmatique, dans la confusion et le chaos : en deux mots, comment trouver une voie de pensée pour se garder autant que possible d'être injuste ?

Peut-être la longue méditation qui a abouti à l'élaboration patiente et déterminée qui s'intitule « Apologie de Raimond Sebond » n'a-t-elle en fait pas d'autre objet ? Loin d'être seulement le bilan distant et ironique des incertitudes et prétentions humaines, il pourrait s'agir d'une navigation à vue pour essayer d'éviter les écueils les plus grossiers, les pièges les plus évidents, qui mènent inévitablement à l'injustice, au premier rang desquels la croyance, dans laquelle il semble que chacun baigne, et qui incline à s'imaginer qu'on peut détenir en toute certitude un savoir assuré et positif (qu'on appelle cette croyance « cuyder » ou présomption, il n'importe) :

> La presomption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fraile de toutes les creatures, c'est

Extrait de la publication

> l'homme, et quant et quant la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy, parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'esgale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble (II, XII, 452).

Dès l'instant où l'on croit savoir, où l'on s'imagine détenir la « vérité », il y a risque d'intolérance, de tyrannie, d'oppression.

Mais le pire est encore que cette condition (la trop bonne opinion que chacun a de soi) reste obstinément méconnue de tous, ce qui est double aveuglement, sur soi et sur les choses, refus de la réalité dont pourtant tous les signes s'offrent avec évidence dès l'instant où l'on a l'humilité — c'est-à-dire la force et le courage — d'ouvrir les yeux : « L'ignorance qui se sçait, qui se juge et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance : pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme » (II, XII, 502). Aveuglement énigmatique, qui semble l'une des pentes les plus naturelles de notre façon de penser et d'être, au point de s'oublier soi-même dans ses limitations pourtant les plus incontestables et les plus marquées. Tel est un des écueils auxquels Montaigne se heurte dans son inventaire des

réflexions traditionnelles, des opinions accumulées par des siècles de philosophie. Et c'est bien pourquoi, semble-t-il, l'ébranlement provocateur de Pyrrhon lui a paru salubre : au moins dans cette forme de pensée, on se garde de prétendre détenir la vérité, on se garde même de prétendre être capable d'y atteindre (et cela n'est pas sans conséquences du côté de la question théologique essentielle, celle des rapports entre la foi et la raison, de leur compatibilité) :

> Ceux-cy jugent que ceux qui pensent l'avoir trouvée, se trompent infiniement ; et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de connoistre et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable (II, XII, 502).

À dire vrai, il fallait bien de l'arrogance (ou de la cécité, mais cela revient au même) pour persister dans cette excessive confiance dans les pouvoirs de l'esprit humain, car à regarder les choses sans préjugé, on pouvait s'aviser de plusieurs difficultés insurmontables, dont la diversité des doctrines philosophiques concernant la nature des choses, l'être de l'homme et les chemins de la vertu (soit les fins dernières, comme le propose le traité de Cicéron), n'était en fait qu'un symptôme.

Car « connaître » le monde revient à établir des ressemblances, des analogies, au nom desquelles on propose des

Extrait de la publication

identifications, des identités. Il s'agit d'établir des classes d'objets, pour les englober dans une même désignation. Or ce que rencontre l'expérience quotidienne, dès qu'elle se montre un peu curieuse, c'est la différence au lieu de l'identité.

> La consequence que nous voulons tirer de la ressemblance des evenemens est mal seure, d'autant qu'ils sont tousjours dissemblables : il n'est aucune qualité si universelle en cette image des choses que la diversité et varieté. Les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus expres exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs. Toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit jamais l'un pour l'autre ; (c) et y ayant plusieurs poules, sçavoit juger de laquelle estoit l'œuf (III, XIII, 1065).

Le monde est infiniment plus varié que nous ne voulons le croire, et si divers que tout principe unificateur relève d'une présupposition sans preuve ; il est possible qu'elle s'avère exacte, il est probable qu'elle ne reflète que des imaginations éprises d'ordre, de cohérence, d'harmonie. Le monde a tourné autour de la terre pendant tant de siècles qu'on se demande d'où est venue à Copernic l'impensable idée de le faire tourner autour du soleil, et pourtant rien ne permet de « trancher » en faveur d'une hypothèse plutôt que de l'autre : « Le ciel et les estoilles ont branlé trois mille ans ; tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que (c) Cleanthes le Samien ou, selon

Extrait de la publication

Theophraste, Nicetas Siracusien (a) s'avisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit (c) par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu ; (a) et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine qu'il s'en sert tres-regléement à toutes les consequences Astronomiques. Que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir le quel ce soit des deux ? Et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes ? » (II, XII, 570) — et la citation de Lucrèce que Montaigne place juste à la suite souligne fortement combien est plus mesurée et intelligente une conception dans laquelle les théories sont relatives, proposées comme des hypothèses, chacune se substituant sans trop de peine à celle qui l'a précédée. Ce qui vaut pour l'espace vaut aussi, et c'est plus surprenant, pour le temps : en décembre 1582, on introduit en France le calendrier grégorien, ce qui impliqua de supprimer dix jours d'un trait de plume, et de faire soudain comme s'ils ne s'étaient pas produits. « Combien de changemens devoient suyvre cette reformation ! ce fut proprement remuer le ciel et la terre à la fois. Ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place : mes voisins trouvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les jours nuisibles et propices, au mesme point justement où ils les avoyent assignez de tout temps. Ny l'erreur ne se sentoit en nostre usage, ny l'amendement ne s'y sent. Tant il y a d'incertitude par tout, tant nostre apercevance est grossiere, (c) obscure et obtuse » (III, XI, 1025-6). Notre déchiffrage de l'univers n'est rien d'autre que projection de notre entendement, figuration de ce que nous avons dans l'esprit.

Extrait de la publication

Nous ne pouvons sortir hors de nous pour vérifier la façon dont nous pensons, nous sommes condamnés à rester à l'intérieur de nous-mêmes. Ainsi convient-il de revenir à nous-mêmes, et de nous rappeler que ce que nous « voyons » du monde n'est rien d'autre que ce que nous « croyons voir » et sans doute désirons voir. En d'autres termes, que nous sommes condamnés à vivre dans un univers de fictions qui paraîtront aussi mythologiques à nos descendants que Polyphème ou les Sirènes d'Ulysse nous semblent à nous aujourd'hui. Revenir à nous-mêmes est sans doute la plus difficile des tâches, elle nous astreint à reconnaître que nous ne pouvons atteindre une connaissance sûre : « Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature. L'assuefaction endort la veuë de nostre jugement. Les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eux, ny avec plus d'occasion : comme chacun advoüeroit, si chacun sçavoit, apres s'estre promené par ces nouveaux exemples, se coucher sur les propres, et les conferer sainement » (I, XXIII, 112). En sorte que ce que nous voulons appeler « connaissance » n'est rien d'autre qu'un oubli de ce que nous sommes, de notre limitation, de la force de notre désir de certitude ; bref n'est rien d'autre que la méconnaissance de nous-mêmes dans laquelle nous vivons. Si nous souhaitons aller du côté de la vérité, il nous faut d'abord accepter que nous ne l'atteindrons jamais, et ensuite que seule la démarche que nous allons mener peut avoir quelque valeur. Il s'agit ainsi non d'atteindre à une formule qui pourrait paraître mieux justifiée qu'une autre, mais de s'éprouver (de s'exer-

Extrait de la publication

cer, de s'essayer) dans le mouvement même de la réflexion : « Le jugement est un util à tous subjects, et se mesle par tout. A cette cause, aux essais que j'en fay ici, j'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subject que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing ; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive : et cette reconnoissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traict de son effect, voire de ceux dequoy il se vante le plus. […] Je prends de la fortune le premier argument. Ils me sont également bons. Et ne desseigne jamais de les produire entiers. (c) Car je ne voy le tout de rien : Ne font pas, ceux qui promettent de nous le faire veoir » (I, L, 301-2 ; on remarquera que, pour une fois, la majuscule « Ne » après les deux points a été retranscrite ; l'effet de suspens et de relance est très perceptible, avec la marque d'une bifurcation qui rend sensible une façon dialogique à l'intérieur d'un texte pourtant « personnel »)[1]. La « vérité » se tient du côté de la démarche, de la forme, ou de « l'ordre » (voir III, VIII, 924-5), et non dans le contenu d'une proposition : « Autant peut faire le sot celuy qui dict vray, que celuy qui dict faux : car nous sommes sur la maniere, non sur la

1. Ailleurs, Montaigne remarque : « Parquoy, à escrire, j'accepte plus envis les arguments battus, de peur que je les traicte aux despens d'autruy. Tout argument m'est egallement fertille. Je les prens sur une mouche ; et Dieu veuille que celuy que j'ay icy en main n'ait pas esté pris par le commandement d'une volonté autant volage ! Que je commence par celle qu'il me plaira, car les matieres se tiennent toutes enchesnées les unes aux autres » (III, V, 876). On ne saurait mieux dire à quel point la chasse importe plus que la prise.

Extrait de la publication

matiere du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on fit » (III, VIII, 928). Voici une formule incommode, car tous les sujets de réflexion ne nous semblent pas posséder une égale importance, certains paraissent futiles, légers ou même vains, tandis que d'autres requièrent plus légitimement, pensons-nous, notre préoccupation, notre application ou notre gravité. Et pourtant la forme même de l'essai incite à s'attacher essentiellement à la rigueur de la réflexion, à la lucidité sur sa propre démarche.

L'inventaire obstiné des thèses traditionnelles en quoi consiste l'« Apologie » se termine, on l'a souligné, par trois pages qui reprennent presque textuellement un texte de Plutarque dans la traduction d'Amyot, *Que signifioit le mot* ei, et constituent un exemple unique dans les *Essais*, puisqu'il s'agit d'un emprunt continu, d'une transcription tout à fait fidèle, « à quelques retouches près », dit André Tournon, sans aucune remarque personnelle de Montaigne, et seulement avoué à la fin par ces mots : « A cette conclusion si religieuse d'un homme payen… » (II, XII, 603). Dans le dialogue de Plutarque, il s'agit de marquer la grandeur d'Apollon, dieu philosophe et dieu de la philosophie, en le déclarant seul véritable détenteur de l'être, « non poinct selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ny subjecte à aucune declinaison ; devant lequel rien n'est, ny ne sera apres, ny plus nouveau ou plus recent, ains un realement estant, qui, par un seul mainte-

Jeanne TRUONG *La nuit promenée*

Jörg von UTHMANN *Le diable est-il allemand ?*

R. C. VAUDEY *Manifeste sensualiste*

Philippe VILAIN *L'été à Dresde — Le renoncement — La dernière année — L'étreinte*

Arnaud VIVIANT *Le génie du communisme*

Patrick WALD LASOWSKI *Dictionnaire libertin (La langue du plaisir au siècle des Lumières) — Le grand dérèglement*

Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*

Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le sexe de Proust — Céline seul*

Extrait de la publication

Montaigne, une vérité singulière Jean-Yves Pouilloux

Cette édition électronique du livre
Montaigne, une vérité singulière de Jean-Yves Pouilloux
a été réalisée le 25 mai 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137794 - Numéro d'édition : 242880).
Code Sodis : N52683 - ISBN : 9782072470851
Numéro d'édition : 242882.

Extrait de la publication